



**L'HOMME QUI FAISAIT
MAIGRIR
LES BLONDES**

PAUL COMBO



Paul Combo

**L'homme qui faisait
maigrir les blondes**

Roman



Si j'avais un petit royaume d'une faible population et comptant une dizaine ou une centaine d'hommes habiles, je m'abstiendrais de les employer. Je veillerais à ce que le peuple comprît la gravité de la mort et n'émigrât pas au loin.

Quand bien même les habitants d'un hameau frontalier et ceux du pays voisin pourraient se voir, entendre les chants de leurs coqs et les aboiements de leurs chiens, ils atteindraient la vieillesse, puis la mort, sans qu'il y ait eu de visites réciproques.

Faire le vide dans son cœur, emplir le ventre, affaiblir la volonté, fortifier les os, faire constamment en sorte que le peuple soit sans savoir et sans désirs, et que ceux qui savent n'osent pas agir.

L'homme saint pratique le Non-agir et il n'est rien alors qui ne soit bien dirigé, certes!

TAO TE KING

(le livre de la sagesse du Tao et de sa vertu)

C'est tout de suite que le phénomène a commencé. À Roissy, le vol pour La Réunion avait été finalement annulé : grève des bagagistes. On nous a transférés d'un aéroport à l'autre, en pleine nuit, avec nos valises. Chargez, déchargez... Le lendemain, après huit heures de vol, l'avion est arrivé trop tard à Saint-Denis : plus de correspondance pour Mayotte. Nuit à l'hôtel, avec nos valises. Chargez, déchargez... Le jour suivant, on est reparti dans la matinée. Pour Mayotte enfin. Chargez...

Quarante-huit heures de voyage. Jusque-là, tout allait à peu près bien.

Dès les premiers pas, la chaleur m'est tombée dessus comme une couverture. Je suis descendu des airs, le visage déjà incendié, clignant des yeux sur la passerelle, avec l'impression de me cogner au ciel. Il faisait un soleil du tonnerre de Dieu.

Le temps de marcher jusqu'à l'aérogare, et je l'ai sentie venir, grossir... Puis elle a commencé à choir, en partant d'un centre, entre les deux omoplates. Elle a glissé, tout doucement d'abord, en

accélérant, le long de la colonne vertébrale, suivie de beaucoup d'autres.

Ma première goutte de sueur.

Dans le hall, à l'abri du vent, ce fut un jaillissement. Sur le dos, le front, les mains... Je me suis épongé tant bien que mal, j'ai empoigné les deux grosses valises énergiquement, puis, Dzaoudzi étant le seul aéroport de France à ne pas avoir de chariots à bagages, trente kilos dans chaque main, je les ai portées jusqu'au taxi, je les ai portées jusque dans la barge qui devait nous amener sur la Grande Terre, je les ai portées pour descendre de la barge, pour les mettre dans le taxi suivant, pour les sortir, pour les monter...

- Mais tu es en nage! s'est exclamée Marie-France.

J'ai regardé ma femme comme depuis quelque temps je m'étais mis à la regarder de plus en plus souvent. À ce moment, nous étions encore dans la barge, sur le pont supérieur, à l'arrière. La Petite Terre, avec le quai Ballou, l'ancienne mosquée blanche des Indiens, les vieilles fortifications, s'éloignaient au bout d'un long sillage que le bateau abandonnait derrière nous. Sa trace ne semblait vouloir se dissiper que longuement, très paresseusement, tant l'eau du lagon était calme. C'était extraordinaire... L'aile d'un oiseau, le saut d'un alevin, chaque rayure

sur le miroir de l'eau paraissait susceptible d'y laisser une marque. Toute l'étendue frémissante de la mer avait l'aspect lisse d'une page dans l'attente d'être écrite.

Marie-France humait à pleins poumons l'air marin. Je voyais les petites ailes de son nez se dilater. Le soleil illuminait ses boucles blondes, et tout son visage exprimait le pur émerveillement. Il ne m'est pas facile de décrire Marie-France... Peut-on décrire une gravure de mode autrement que par ses vêtements? Marie-France portait avec légèreté des vêtements légers... Le voyage n'avait pas entamé sa fraîcheur. Elle avait cette sorte de beauté qui détourne le regard des hommes, et on aurait déjà dit qu'elle voulait engloutir en elle, par sa bouche à demi ouverte, comme une croqueuse de perles, chacun des petits îlots qu'elle observait s'égrener à bâbord, avec leur minuscule plage de la taille d'un jardin, promesses de baignades secrètes entre le ciel, la mer...

Et moi, peut-être?

- C'est merveilleux! a-t-elle fait en tournant vers moi son visage bouleversé. C'est magnifique! Je ne trouve pas d'autres mots... Oh, André!

- Relativement, ai-je grogné.

- Relativement à quoi? À Condé-sur-Ruaux?

- Je transpire relativement beaucoup, ai-je soupilé.

Il ne fait pas bon être atteint d'hyperhydrose – puisque tel est le nom que l'on donne à ce handicap qui consiste à transpirer d'abondance – à Mayotte, petite île française coincée comme une pirogue encalminée entre Madagascar et la masse énorme de l'Afrique. Les cartes géographiques parlent pour une fois avec éloquence : le canal du Mozambique est un étranglement. On ne voit pas comment, d'est en ouest, le grand souffle du large pourrait y balayer les fronts. Je ne savais pas, en me rapprochant si près de l'équateur, que mes glandes sudoripares réagiraient avec tant de véhémence.

Il est vrai qu'un débarquement est toujours l'occasion de bonnes suées. Et puis il a fallu trouver un logement, emménager... Marie-France a été admirable d'un bout à l'autre de notre installation, poussant les caisses, tirant les cartons, n'hésitant pas à se mêler aux livreurs – des costauds – pour leur prêter main-forte.

Son aisance à diriger la mise en place du congélateur, la liberté qu'elle a mise à houspiller ces gros bras, pareille à une contremaîtresse en culotte de cheval, la garcette sous le bras, qui aurait surveillé le déchargement d'une cargaison de grumes, m'ont vivement impressionné. Les hommes et elle, pourtant, se sont quittés en se tutoyant, tandis que je tâtais encore mes poches, ne

sachant s'il fallait donner un pourboire, et comment, et combien...

– Laisse tomber, m'a-t-elle dit d'une voix essoufflée. Ils sont déjà partis.

– Vas-y doucement, tu m'embarrasses... C'est comme si je te voyais en pétroleuse, les seins à découvert, avec des bottes de cuir et un grand chapeau sur la tête, tu sais, comme en portaient les colons, en train de fustiger une bande d'esclaves... Tu saisis l'image ?

Elle a secoué la tête, incrédule, puis navrée pour moi.

– Mon pauvre André... C'est peut-être ta mauvaise conscience qui parle. Et d'abord, je n'ai pas les seins à découvert.

J'avais voulu forcer le trait, et j'ai dû reconnaître ensuite que non, bien sûr, elle n'avait pas les seins à l'air... Mais, tout de même, ai-je voulu plaider, à cause sans doute de ces sempiternelles journées d'été – c'est vrai qu'il faisait chaud – ne pouvait-elle au moins reconnaître qu'elle était habillée de façon légère, trop légère, tellement légère... surtout si elle voulait bien accepter un seul moment de comparer ses épaules, ses jambes, sa taille dévêtue aux châles qui recouvraient parfois jusqu'aux cheveux les femmes de l'endroit ?

Las ! Avec Marie-France, le débat ne pouvait jamais être contradictoire. Certes, la discussion

pouvait abonder, mais toujours dans son sens. Pour être plus clair, j'avais bien le droit d'émettre un avis, et même autant d'avis que je voulais, sur la couleur d'un corsage, d'une paire de chaussures, en raison de leur accord avec tel ou tel pantalon, petite robe, jupe à froufrou, mais le principe du nombril à l'air, par exemple, était inattaquable.

En quelques mots, elle savait poser des digues infranchissables :

- Tu veux que je m'habille comme une musulmane ? Tu vas te convertir à l'Islam ?

Inutile de lutter à contre-courant ; on ne s'oppose pas à la mode. D'ailleurs, j'ose tout de même croire que mon embarras puisait à des sources plus profondes. Marie-France était entrée à Mayotte de plain-pied, avec une facilité qui me déconcertait, tandis que je n'avais pas encore l'impression d'avoir posé mes deux grosses valises pour regarder autour de moi. Le soleil transfigurait ma femme... Alors que mon épiderme rougeoyait, pelait déjà par couches successives sur le nez, le front, devenait toujours plus mince, plus fragile, vulnérable, elle, au contraire, avait une capacité d'absorption de la lumière phénoménale. À la voir se livrer au flamboiement du ciel, se rouler, s'étirer, se tordre presque nue sur sa serviette de plage, et soupirer de plaisir sous l'emprise du jour africain, il y avait de

quoi penser à une étreinte entre elle et ce quelque chose dans l'air, cette touffeur qui, personnellement, me laissait simplement dégoulinant de sueur.

Ma femme blondissait, brunissait, resplendissait chaque jour davantage... Surtout elle montrait, depuis notre arrivée à Mayotte, une énergie folle, comme si chaque photon avait été pour elle, mieux que de la gelée royale, une nourriture invisible et transcendante. En trois semaines, nous avons déjà plongé trois fois dans les profondeurs du lagon, vu les dauphins, les tortues, escaladé le mont Choungui, visité les îlots Choizil, Mtsamboro, Bandrélé, et celui de sable blanc. La moitié des plages de Mayotte nous était connue... Certes, deux années de mariage m'avaient appris que Marie-France, contrairement à ce que je suis, était d'un naturel sportif, sociable, et volontiers boulimique par ses activités, mais là, j'étais bousculé, débordé. Sa frénésie de découvertes me sidérait! Autour de nous, elle connaissait déjà tout le monde, une demi-douzaine de personnes pouvaient passer pour ses amis, dont une en particulier, Isabelle, qui l'entraînait dans des virées, des marches interminables sur les sentiers de randonnée.

- Je te soupçonne de ne pas aimer Mayotte, m'a-t-elle lancé au cours d'une soirée (comme si elle découvrait en moi un vice impardonnable).

Ne te défends pas... Tout le monde n'est pas fait pour voyager, tu sais?

Un mois avait passé. Marie-France envisageait de se mettre à la photographie. Gélifier l'instant, épingleur la beauté... En sortie de virage, sur la petite route qui fait le tour de l'île, il arrivait qu'un point de vue, une perspective entre deux palmiers, le fondu des bleus sur la mer à fleur de sable, ou bien la densité des couleurs, la vitalité de la végétation, lui arrachent des cris d'admiration. Plus gênant : son enthousiasme esthétique s'en prenait aux gens, avec des formules qui me faisaient grincer des dents comme l'acidité de l'un de ces fruits tropicaux dont je n'avais pas encore retenu le nom... Il y était question d'expression de cartes postales, comme chatoiement des couleurs (elle qui était habillée en kaki!), fierté d'un regard, élégance naturelle, noblesse d'un visage...

- Fais très attention, lui ai-je dit, le poncif ne pardonne pas... Il est la peau de banane qui désigne l'emplacement du tas d'ordures. Si tu creuses un peu dessous, tu découvriras des couches de sédiments qui ne sentent pas bien bon. Peux-tu m'expliquer pourquoi la noblesse devrait être longiligne?

- André, tu fais de la déformation professionnelle!

Oserais-je le dire? Ce n'est pas en ma faveur...

J'aimais ma femme. Ou plutôt, tant ce verbe me paraît sans signification (le français, qui se prétend la langue de l'amour, utilise le même mot, sans se soucier du complément d'objet, pour désigner une appétence particulière pour les pommes de terre au lard aussi bien qu'un sentiment d'union), je continuais à désirer Marie-France, je n'avais pas envie de la perdre, je souhaitais en tout cas exercer encore sur elle cette forme atténuée du droit de cuissage que confère le mariage... Mais en moi battait, comme le cœur d'un mauvais parasite, cette ritournelle d'un auteur qui m'est inconnu, dont les paroles n'ont émergé de ma mémoire que bien plus tard :

*Ta femme est bien trop jolie
Ça va te causer des ennuis
Si tu veux qu'elle soit fidèle
Faudra lui couper les ailes.*

Il paraît que les femmes trop attirantes – dans quelle misérable salle d'attente ai-je lu cela? – ne rencontrent qu'avec difficulté un homme pour vivre avec elle. Je n'avais pas eu cette réticence... Mais désormais, face au tourbillon de bonheur qui emportait ma femme, qui la rendait toujours plus expansive, et belle, je sentais une partie d'elle échapper à mon contrôle et, oui, je l'avoue, j'étais

prêt à mutiler cette partie-là, plutôt que de la voir s'envoler dans les airs sur un tapis qui m'était inaccessible, incompréhensible, presque étranger.

À cette époque, au début de notre installation à Mayotte, j'envisageais assez cyniquement de lui planter un enfant dans le ventre, qui l'aurait ramenée à terre, avec tous les embarras d'un corps trop lourd. Mais dans cette entreprise, nous n'avons pas réussi.

C'était en début de nuit... Nous venions de faire l'amour, abondamment. Je suis allé à la terrasse – on dit la varangue, dans ces contrées – tenter de trouver, en dépit des moustiques, le brin d'air qui aurait asséché ma peau du mélange de nos sueurs.

L'appartement que nous habitons, à Mamoudzou, était splendidement situé face au lagon, plein est, de telle sorte qu'aucun espoir ne serait jamais autorisé de bénéficier des alizés du nord ou du sud. Devant moi, les étendues du ciel et de la mer se réunissaient dans la même nuit d'où je cherchais à déceler, à l'oreille, dans le cliquetis des grands palmiers, les souffles coulis qui rafraîchissent.

Deux bras sont venus m'enserrer. Un visage, que je pouvais raisonnablement supposer amoureux, a appuyé sa joue contre mon dos.

– Regarde, a murmuré Marie-France, devant nous, en nageant tout droit, nous atteindrions Madagascar. Quel nom magique!

Un nom qui mène redoutablement aux poncifs, tant les guides touristiques se sont emparés de ce territoire. Elle s'est tue... De façon évidente, elle faisait des efforts pour ne pas trop glisser sur les peaux de bananes.

– À quoi penses-tu, André?

À ce moment exact, un peu comme on présente ses avant-bras à un sèche-mains électrique, penché très en avant au-dessus du vide, je tentais d'attraper le déplacement d'air qui soufflait longitudinalement par rapport à la rambarde. Est-ce encore la crainte des poncifs, de ceux qu'on appelle improprement romantiques, qui m'a poussé à répondre :

– Je pense à l'évier.

– Oh, s'est-elle écrié, tu gâches vraiment tout!

– Mais c'est pourtant vrai, Marie, que nous avons un problème avec l'évier!

C'était un évier qui ne semblait vouloir accepter que de l'eau distillée. Dès la première vaisselle, un grondement de terrible augure s'était produit dans les canalisations. Bientôt l'eau avait débordé du côté de la machine à laver. La maison ne nous était pas encore connue... Il avait fallu de toute urgence rechercher la vanne d'arrêt, située aussi bas

qu'elle pouvait l'être, dans un angle de placard, puis expulser de la cuisine, du salon, des deux chambres, en poussant avec un balai, directement par-dessus bord, depuis la varangue, un liquide nauséabond qui sourdait comme une mauvaise logorrhée des entrailles de l'habitation. Et l'électricité? Tout en épongeant, je me souviens avoir souvent jeté des coups d'œil inquiets en direction du disjoncteur, dans la crainte qu'une décharge nous expédie tous les deux par les pieds, pataugeant dans l'eau, au petit cimetière familial de Condé-sur-Ruaux. Rapatriement des corps... Fin de l'aventure?

Une fois le siphon démonté, les tuyaux avaient encore rendu de leur jus. Il y en avait encore... Une ventouse appliquée sur la bonde aurait été inopérante. Dès le lendemain, j'étais allé sans conviction à la recherche d'un produit de débouchage, convaincu à l'avance que je ne trouverais rien, tant j'avais été averti, avant mon départ de métropole, que les magasins de Mayotte sont dépourvus de tous ces produits de seconde nécessité dont l'obtention, pourtant, présente si souvent un caractère d'urgence.

À ma grande surprise, les problèmes d'évier semblaient déjà connus à Mayotte. Je n'étais donc pas le premier à avoir besoin d'un bon débouchement. Le supermarché de l'endroit déclinait même l'article en forces diverses, depuis l'inoffensif pro-

duit ménager, dans son bidon rose, que l'on verse directement à l'égout, jusqu'aux cristaux de soude, d'une efficacité prétendument toute professionnelle, qui s'envoient avec un généreux accompagnement d'eau brûlante en mission de destruction vers tous les amas réfractaires à la libre circulation des eaux courantes.

Néanmoins, l'évier a continué régulièrement à se boucher, malgré l'installation d'une bonde filtrante et nos précautions, comme celle d'expulser les eaux les plus grasses directement dans la fosse septique. Je ne pouvais pas m'empêcher de m'inquiéter, face à la quantité de soude caustique que nous balancions chaque semaine dans les canalisations.

- Tu es trop de la terre... Tes préoccupations te dirigent toujours vers le bas. Élève un peu la tête, me conseillait Marie-France en substance. Regarde vers le ciel. Les nuages, là-bas, les merveilleux nuages...

Et comme je faisais la grimace :

- *Les merveilleux nuages...* Non, ce n'est pas un poncif. À moins que tu n'accuses aussi Baudelaire d'écrire des banalités. *Petits poèmes en prose*, mon cher.

- Hum ! ai-je grogné, l'une des obsessions de Baudelaire était justement de fabriquer des clichés. Bien qu'il ait eu la photographie en horreur. Mais

tu as sans doute raison. Je fais de la déformation professionnelle.

Il est temps que j'annonce ce qui m'a longtemps paru tellement essentiel, ma raison d'être, celle qui m'a en tout cas empêché d'empoigner à nouveau mes deux grosses valises pour repartir, presque immédiatement, en sens inverse : mon métier... Cette activité rémunérée, pesante de tant de compétences présupposées, qui justifiait alors, non seulement vis-à-vis de la société de l'île, mais encore à mes propres yeux, ma présence sur le territoire de Mayotte.

Non, je ne suis pas plombier, et encore moins prof de lettres. Si tout de suite je n'ai pas décliné ma profession, à la façon dont on présente ses papiers d'identité, sans doute est-ce qu'à l'heure où j'écris, bien des semaines, bien des mois ont passé, depuis la minute où je suis entré dans le bureau de Madi Attoumani, conseiller général en charge des affaires de l'environnement.

Je garde le souvenir d'un long parcours sous les courants d'air conditionné, flottant dans l'espace vide d'une grande pièce, jusqu'à lui, homme de haute taille, d'une élégance parfaitement mesurée, qui m'observait venir avec une politesse indifférente. Il est vrai que je n'étais pas encore électeur à Mayotte.

Pendant presque une heure, Madi Attoumani

a pris quand même de son temps pour me faire un exposé fort complet, très bien renseigné, concernant les problèmes environnementaux de son île. Disparition de la mangrove, dispersion des eaux boueuses, abandons des épaves, rejets des déchets encombrants dans le lagon, sans compter les pneus, les barils, les boîtes de conserve et les noix de coco, tout simplement jetés dans le fossé et qui constituaient de redoutables pouponnières à moustiques. La population, semblait-il, avait encore trop bien l'habitude archaïque de considérer la nature comme une vaste poubelle à portée de main, sans saisir toutes les espérances que Mayotte pouvait nourrir en exploitant ses sites, dans la perspective d'un développement touristique bien pensé.

J'ai compris où il voulait en venir... Ce qui le préoccupait, Madi Attoumani, c'était le sort des tortues qui viennent chaque nuit pondre sur certaines plages de l'île. Moins de tortues, moins de touristes... Et pour cet animal stupide, rien ne ressemble plus à une méduse comestible en train de dériver dans l'immensité bleue qu'un sac en plastique, largement déployé, qui la tuera d'une occlusion intestinale.

– Vous les avez vues ?

C'était la première question directe qu'il me posait. Les tortues ?

– Oui, bien sûr, ai-je dit. À Moya, et aussi à Sazilé.

Après avoir tant parlé, il me passait maintenant le micro, Madi Attoumani. Simplement, il faisait son boulot... Voilà qu'il avait devant lui un étranger – on dit un *m'zoungou* – assez récemment débarqué, assez jeune, pour lui envoyer une impression virginale de Mayotte. Il exploitait l'occasion, il savait qu'après ce serait trop tard : je ne remonterai pas assez vite sur mon yacht. Peut-être aussi qu'il tâtait un peu le terrain, avec l'intention personnelle, d'ici quelques années, d'investir dans l'économie touristique.

– Et les baleines, les dauphins ?

– Oui, ai-je dit à nouveau. Enfin... Les baleines, pas encore.

– Bien sûr, ce n'est pas la saison... Mais les makis ? On peut en voir n'importe où ? Vous savez... Ces petits lémuriens.

– On y va dimanche, ai-je répondu sans qu'il m'entende soupirer. À l'îlot M'bouzi.

– Alors, comment trouvez-vous Mayotte, notre... île aux parfums ?

J'ai senti qu'il allait falloir développer, comme la moindre des courtoisies. Ce n'était pas vraiment le fond qui m'embarassait – je ne me sentais pas obligé de mentir – mais la forme, et face à un per-

sonnage aussi important que Madi Attoumani, je ne trouvais rien, rien, rien !

– C'est tout simplement merveilleux, ai-je répondu en pensant très fort à Marie-France. Les fonds sous-marins sont sublimes. Absolument magnifiques... Exceptionnels... Uniques...

J'ai fouillé désespérément ma mémoire, à la recherche d'une illustration anecdotique. Arrondissant les yeux, de l'air du type émerveillé :

– Figurez-vous que la dernière fois que nous avons plongé, tout un banc de poissons perroquets-napoléons est passé devant nous, à quelques mètres. Un moment fort... Rare... Inoubliable...

– Oui ?

– Ces poissons qui ont une grosse bosse sur le front ? Vous voyez ?

Comme Madi Attoumani ne semblait pas lui-même très émerveillé, dans les airs, j'ai dessiné le vague profil d'un perroquet-napoléon. Soudain, il m'est apparu évident qu'avec un masque de plongée sur le nez, il n'y a guère que l'odeur de l'air comprimé à humer au fond du lagon de... l'île aux parfums.

– Non, a dit nonchalamment Madi Attoumani. Moi je n'ai jamais vu les poissons, les coraux, et toutes ces choses autrement qu'à la télévision. C'est vous, les métropolitains, qui aimez aller regarder sous l'eau. Nous autres, ce n'est pas tellement dans nos habitudes.

- Évidemment, ai-je susurré, pardonnez-moi... Il y a tant de Parisiens qui ne sont jamais montés sur la tour Eiffel.

Malgré la climatisation, des gouttes de sueur me zébraient le tronc. On l'aura compris... Je suis un être plutôt coincé (et tyrannique quand je me sens en confiance, oui je sais, mais j'ai encore plein d'autres défauts). Inutile de chercher! Il n'y a en moi aucun naturel. De mon île intérieure, face à Madi Attoumani, je ne voulais pas exporter une seule parole qui n'ait subi de sévères contrôles, de telle sorte que cette conversation, et d'autant plus certainement qu'elle devait rester anodine, me mettait en état de surchauffe par le rythme des opérations de censure qu'elle m'imposait.

Avec un résultat navrant, j'en avais bien conscience...

J'ai donc attendu que la liaison se fasse, que Madi Attoumani reprenne la parole, évoquant les difficultés liées à l'immigration clandestine issue des îles voisines des Comores, la croissance de la population, l'augmentation constante du parc automobile (tout ça n'avait pas l'air d'être de la tarte, et je me demandais comment il faisait pour rester aussi sec, détendu, et finalement pas très pressé de s'arrêter de parler, lui, dans son siège de conseiller général en charge des affaires de l'environnement), qu'il veuille bien enfin aborder la

question qui me précipitait tout personnellement au cœur de ce chaos de problèmes enchevêtrés, celle du C.T.E.

Le C.T.E: le Comité Technique d'Enfouissement.

Ma courte aventure professionnelle avait commencé avec un C.S.D.U – Centre de Stockage des Déchets Ultimes –, précisément celui de Condé-sur-Ruaux, dans la banlieue lyonnaise. Employé en CDD par la municipalité, j'avais participé à la mise en place et à la gestion d'une unité de stockage des ordures ménagères, celles qu'on ne peut ni récupérer, ni recycler...

En tout respect des normes environnementales, naturellement.

– Ah, ta décharge! se moquait gentiment Marie-France. On dirait que tu l'aimes mieux que moi.

Pourtant, ce dépotoir, il avait été aussi le lieu de notre première rencontre. Elle achevait alors un D.U.T (Diplôme Universitaire de Technologie) de journalisme, et m'avait contacté à l'occasion d'une enquête qu'elle menait, avec une conviction militante, pour un journal à tendance altermondialiste. Je veux croire que mes compétences toutes scientifiques sur la façon de traiter les ordures l'avaient impressionnée, car, non pas ma décharge, ou mon dépotoir, mademoiselle,

mais ma déchetterie, c'était deux mille cinq cent cinquante alvéoles enfouies dans une barrière naturelle en argile de cinq mètres d'épaisseur, plus trois couches de protection successives en pierres concassées d'abord, puis en plastique, puis en géotextile, avec captage, puis élimination des biogaz issus de la fermentation, récupération des *lixivats* (jus pollués provenant de la décomposition des déchets), retraitement, contrôles, programme sur vingt années d'entière réhabilitation du site...

Trois ans de labeur. Un beau résultat. Et puis j'avais appris que la Collectivité Départementale de Mayotte était en passe de finir la construction d'un nouveau centre d'enfouissement, à Dzoumogné, dans le nord de l'île, qui nécessitait un directeur technique. Un contrat de deux ans... Marie-France s'était montrée enthousiaste. Le salaire était alléchant. J'y avais vu une seconde chance pour notre couple. Finalement, ma candidature avait été retenue.

Beaucoup, beaucoup de boulot en perspective... Mais oui, j'avais envie de bosser! Construire des barrières d'étanchéité, n'était-ce pas ma spécialité? Et le travail m'apparaissait aussi comme la meilleure des protections face aux infiltrations que je sentais bien faire craqueler l'alvéole de notre couple.